

« Si l'on met sa sincérité avant tout, on ne pourra s'engager nulle part, ni dans une Église, ni dans un parti, ni dans un amour ou une amitié, ni même dans une tâche quelconque. Car l'engagement suppose toujours que l'on affirme au-delà de ce que l'on sait, que l'on croie par ouï-dire, que l'on quitte la règle de sincérité pour la règle de responsabilité ». (Maurice Merleau-Ponty, « Foi et bonne foi », *Sens et non-sens*, Gallimard, 1996, p. 217)

Sujet traité dans le manuel GF 2024 – ici quelques pistes complémentaires ou alternatives

Ceux qui ont les mains propres, n'ont souvent pas de mains, pourrait-on dire pour paraphraser Péguy. S'en tenir à la sincérité, sans faire de compromis, pour échapper à tout risque de compromission, c'est risquer de ne jamais agir, quand toute tâche suppose qu'on ait « les mains sales » (Sartre). Or, être responsable, ce serait s'engager selon Maurice Merleau-Ponty : « Si l'on met sa sincérité avant tout, on ne pourra s'engager nulle part, ni dans une Église, ni dans un parti, ni dans un amour ou une amitié, ni même dans une tâche quelconque. Car l'engagement suppose toujours que l'on affirme au-delà de ce que l'on sait, que l'on croie par ouï-dire, que l'on quitte la règle de sincérité pour la règle de responsabilité ». (Maurice Merleau-Ponty, « Foi et bonne foi », *Sens et non-sens*, Gallimard, 1996, p. 217). S'engager, c'est-à-dire se lier à un être ou un groupe au nom d'une cause ou de valeurs (religieuse « dans une Église », politique « dans un parti », relationnelle. Mais ce lien à l'autre ou au groupe ne résisterait pas à la sincérité si celle-ci est la valeur supérieure. On en viendrait même à ne plus pouvoir agir (« ni même dans une tâche quelconque »). Ne pas se contenter de savoir, mais accepter de croire - et donc que d'autres (qui?) nous fassent croire (parce qu'eux savent ou alors qu'eux-mêmes croient?) serait la condition nécessaire pour se lier et agir. Mais la responsabilité suppose-t-elle de quitter la sincérité ? Un recul n'est-il pas nécessaire, qui se fie à sa perception, son sentiment du vrai, pour être pleinement responsable et éviter les dérives du fanatisme ou du totalitarisme par exemple ?

Dans quelle mesure se laisser entraîner à croire est-il la condition d'un acte engagé et responsable ?

I- Croyance inhérente à l'engagement

1. Croyance permet engagement/tâche, engagement/tâche suppose croyance

Lorenzo pour sa « tâche » agit en partie contre sa sincérité. (« La tâche que je m'imposais était rude avec Alexandre [...] Pour plaire à mon cousin, [...] il fallait baiser sur ses lèvres épaisses tous les restes de ses orgies. J'étais pur comme un lis, et cependant je n'ai pas reculé devant cette tâche », III, 3, p. 128)

Valmont croit à son pouvoir séducteur, il croit que la Marquise lui accordera sa récompense.

Les politiques ont menti (=action pour Arendt) en partie par « patriotisme ».

2. Et même ici, il faut montrer que sans croyance (ou foi en autrui ou connaissance par ouï-dire), pas d'action Plus Lorenzo doute plus l'action tarde (monologues dilatoires).

« Déserteurs » mentionnés par Arendt (MP) malgré « la théorie des dominos, les grandioses motivations stratégiques, basées sur le postulat d'une conspiration communiste mondiale.

3. Littérature peut engager à cultiver une croyance

Arendt fait preuve de lucidité critique mais proclame aussi des credo optimistes à la fin de ses essais, pratiquant la vertu d'espérance et engageant le lecteur à la croire, à la suivre. Ex : les mensonges « ne suffiront probablement pas à détruire le régime démocratique ». Croyance, non savoir.

Musset bâtit une pièce désenchantée mais en partie sauvée par le lyrisme et la beauté d'une écriture. La pièce ne désespère pas complètement, elle affirme au-delà du raisonnable la possibilité d'une quête de beauté et d'une recherche politique.

Laclos partage en filigrane au lecteur sa croyance qu'une réforme de l'éducation des filles permettrait de sortir de l'hypocrisie et du libertinage.

II – La valeur inaliénable de la sincérité (possible de passer ce point au début du I pour un plan en II parties car Merleau-Ponty réfute une opinion commune)

1. Cohérence avec soi au lieu de faire croire à un personnage

Marquise Cibo sort du rôle imposé par Cal en refusant de subir son influence quitte à sortir de l'action

Daniel Ellsberg en transmettant les documents aux journaux quitte une certaine logique de l'engagement

2. Risque d'une prétendue « règle de la responsabilité » : il est des croyances improductives (sans action) ou calamiteuses

« Mythe périlleux de l'omnipotence » (MP p. 56)

Justifier tout tyrannicide ? Pb pas résolu (cf. Les Justes de Camus)

Croire ou faire croire ne mène parfois à rien « peut-être que j'ai tort de leur dire que c'est moi qui tuerai Alexandre, car tout le monde refuse de me croire. // enfant qui criait au loup)

Républicains disent croire mais ne font rien.

3. Examiner avec un recul critique nos illusions

V, 2 p. 191 Enthousiasme prématuré de Philippe « Ô notre nouveau Brutus ! Je te crois et je t'embrasse ! La liberté est donc sauvée »

Danceny à l'inverse est capable d'outrepasser sa rancœur envers Valmont pour une alliance finale afin de révéler les lettres de la Marquise.

III – Mais la règle de responsabilité requiert aussi la sincérité

1. Joindre sincérité et responsabilité

pb n°1 de la sincérité ss responsabilité : mutabilité. Mutabilité du désir amoureux (Cécile qui peut être éprise de Valmont et de Danceny). Nécessité d'un repère, d'une croyance plus pérenne par laquelle je lie ma liberté quand il me semble que j'ai lucidité. cf. Tourvel qui prend ce risque lettre CXXVIII p. 414 « Si quelque jour il en juge autrement... il n'entendra de ma part ni plainte ni reproche. J'ai déjà osé fixer mes yeux sur ce moment fatal et mon parti est pris ».)

Lorenzaccio doit beaucoup au *Götz von Berlichingen* de Goethe où le chevalier Götz échoue par un idéalisme qui le rend aveugle aux conflits de classe cf. présentation dans notre édition de *Lorenzaccio* (p. 9)

Mais pb de la responsabilité sans sincérité : ruine valeur même qu'elle prétend servir. Que serait un amour qui n'a jamais été sincère, qu'on s'est toujours fait croire ? Idem pour une amitié ? Si la pratique religieuse n'est que foi reçue sans aucune adhésion intime, n'est-elle pas pratique sociale avant tout ? (ce dont on a l'impression à Florence et chez Laclos, vernis de vertu hypocrite) Etc.

2. Pb n° 2 de la sincérité pure : solitude. Le seul moyen d'en sortir en sauvant l'authenticité est que les groupes où les humains s'engagent admettent la pluralité, qu'il soit possible d'être en désaccord ou d'exprimer une réticence sans pour autant quitter le groupe. C'est-à-dire des groupes humains qui ne fonctionnent pas comme des totalitarismes sur le principe de la domination. Qu'ils acceptent la variété des opinions humaines comme une composante de la vie au pluriel, non dramatique mais porteuse d'une « infinie richesse » (Arendt) Cela suppose une vision de la liberté d'expression à la Kant et non à la Spinoza (VP).

3. Sincérité permet à l'engagé de garder un certain contact avec le réel.

Vs Déconnexion et incantations

Les émotions, ressentis de chacun peuvent être les indices d'un malaise, à analyser pour voir s'il est réhibitoire.

La marquise frémit une première fois II,4 quand elle entend le mot « conditions » car même si elle veut bien croire que le Cal la confesse cela est trop dissonnant.